

Sandro : -

JEAN ROI DE FRANCE

Dramatique

Franck LEPLUS

Les personnages

Antonio MASACCIO: Filleul de Sandro Masaccio.

Sandro MASACCIO : vieux banquier Italien établi dans le royaume de France.

Pietro DINI : Serviteur fidèle de Sandro Masaccio.

Guillaume de MORENCY : Comte de France, retiré des affaires du royaume, ayant accompagné l'apogée et le déclin de plusieurs souverains.

Aline de MONTEBAULT : Jeune fille d'origine noble, fille du chevalier Aldebert de Montembault.

Sandro : -

Les années se succèdent avec en mémoire la malédiction du Maître des templiers Jacques de MOLAY, condamné à mort par Philippe le Bel pour des raisons d'état obscures. Les rois de France disparaissent brutalement et leurs morts font que le royaume sans cesse bousculé ne parvient pas à trouver une réelle stabilité.

Tous ces rois ont une histoire aussi brève soit elle...sauf un. Trop jeune pour avoir eu le temps de s'en être fabriqué une, ce roi là était un bébé, mort à cinq jours, sans doute empoisonné...

ACTE I

Scène 1 : Sandro MASACCIO – Pietro DINI

L'action se déroule chez le banquier Sandro Masaccio qui est alité. Il est à demiassis dans un vaste lit, deux oreillers sous les reins, un registre sur les cuisses.

Sandro : - Ah, ces affaires qui ne sont plus ce qu'elles étaient...celui-ci devra me régler ses dettes avant la fin de la saison...avec les intérêts...on ne sait jamais. Son désaccord avec le roi pourrait le désavouer et, ensuite, adieu la reconnaissance de dettes. Je ne prendrai certainement point ce risque, Dieu m'en est témoin !

Pietro Dini, le serviteur de Sandro Masaccio entre avec discrétion. Il toussote pour indiquer sa présence. Sandro lève la tête.

Sandro : - Cesse donc tes toussotements stupides chaque fois que tu viens me déranger dans mes comptes. Qu'y a-t-il ? C'est chaque jour le même désagrément lorsque je m'efforce de mettre de l'ordre dans ma trésorerie. Allons, Pietro, parle au lieu de rester coi de la sorte !

Pietro : - C'est que vous avez de la visite messire...la visite d'un Seigneur !

Sandro : -

Sandro : - Un Seigneur ? Ils sont tous seigneurs mais ils sont tous si pauvres qu'ils n'osent parfois plus franchir mon seuil pour emprunter. Que veut-il ce seigneur ?

Pietro : - C'est le seigneur comte Guillaume, Messire !

Sandro : - Guillaume ? Le comte de MORENCY ?

Pietro : - Oui Messire, c'est lui !

Sandro : - Que me veut-il donc ? Bon...Bon...Suis-je visitable en cette tenue ?

Pietro : - Oui Messire !

Sandro rectifie sa tenue, tire sur les couvertures éparses et cache son registre sous celles-ci.

Sandro : - Ne me réponds pas bêtement pour me faire plaisir ou pour éviter que je ne te fasse quérir d'autres habits...Mais puisque tu me dis que je suis présentable, fais le entrer !

Pietro introduit le Comte Guillaume avec dignité puis il ferme silencieusement la porte derrière lui.

Scène 2 : Sandro MASACCIO – Le comte de MORENCY

Le vieux comte pénètre la pièce. Il s'approche du lit en marchant lentement et en s'appuyant sur sa cane.

Guillaume : - Le bonjour Messire Masaccio !

Sandro : - **Quel** plaisir de vous revoir Monseigneur. Veuillez excuser cette situation mais je ne puis me lever. Mes yeux n'étant plus ce qu'ils étaient puis-je vous prier de vous approcher Monseigneur ?

Guillaume : - Bien sûr mon vieil ami. J'ai ouï dire que le mal vous rongerait et je suis venu derechef quérir de vos nouvelles !

Sandro : - J'en suis très honoré et je suis sensible à votre visite. Venez donc près de moi Monseigneur. Prenez place sur ce siège !

Le vieux Comte s'assied près de Sandro.

Sandro : - Comme vous le constatez, je suis alité. Le mal m'a pris aux jambes. L'âge a sa raison mais aussi ses infortunes... Mais, dites-moi, quelles sont les nouvelles de la cour ? D'ici je ne peux guère m'informer !

Guillaume : - La cour est en émoi. Depuis que le Comte Robert est devenu si proche du roi, la Comtesse Mahaut, sa tante est sans cesse menacée par le déplaisir. Cette fois se prépare un prompt procès !

Sandro : - Un procès ? ...Ah ce Robert d'Artois est un être étonnant !

Guillaume : - J'ai moi-même été sollicité par les émissaires royaux !

Sandro : - Vous Seigneur ?

Guillaume : - Le chevalier de MONTELOUP qui est commissaire du Roi et le notaire VERMON qui, lui aussi, est de venu royal et...loyal envers son souverain, sont venus quérir témoignage auprès de ma personne et surtout de mes souvenirs !

Sandro : Témoignage ? Hum...témoignage portant sur l'affaire du Comté Artésien je présume ?

Guillaume : - En effet, ils retracèrent la période où je fus au service de notre sire Philippe le Bel, avant que celui-ci ne devienne roi. J'eus à l'époque connaissance d'un traité de mariage établi entre feu Monseigneur d'Artois et La dame Blanche de Bretagne... !

Sandro : - Philippe le Bel...un grand roi dont l'intelligence manquât à beaucoup...un illustre monarque qu'il vous plaisait à servir...il me semble... !

Guillaume : - Oui, il est vrai. Il était fort, juste... Ah ces enquêteurs m'ont donné quelques soucis en essayant de me faire dire ce que je ne pouvais certes pas affirmer !

Sandro : - Je suppose qu'ils voulaient ouïr qu'audit traité de mariage était inscrit d'une manière ou d'une autre que le comté d'Artois revenait à ce diable rouge de Robert !

Guillaume : - Je n'ai point assuré avoir eu connaissance de ce document. Je n'ai point pu affirmer ces dires, car, je n'ai jamais eu souvenance de la lecture de ce traité !

Sandro : - Mais Monseigneur, si ce traité était entre vos mains...c'est le cas ?

Guillaume : - Je n'agissais qu'au titre de courrier, humble héraut, messenger innocent...Oui, j'eus ce traité entre les mains !

Sandro : -

Sandro : - Comment alors ne pas conjecturer que vous n'en ayez point pris connaissance ?

Guillaume : - Je devais le porter au chancelier de mon maître pour qu'il soit revêtu du sceau de tous les pairs du royaume...dont celui du premier fils de la couronne. Je l'ai donc acheminé et non point lu !

Sandro : - Bien sûr, je vous comprends Monseigneur. Il était là question de votre loyauté et de votre honnêteté dans ce transport...appelons-le ainsi !

Guillaume : - Oui, transport est le terme adéquat !

Sandro : - Ces émissaires sont malins et savent traduire les paroles à leur avantage ou plutôt aux dessins de leur maître !

Guillaume : - J'avais néanmoins ouï dire que l'héritage y était assuré par convenance aux hoirs mâles mais ma mémoire n'a pas la souvenance du moment. Était-ce lors du mariage ? Était-ce lors de la mort du Comte Philippe à la bataille de Furnes ou encore après que le Comte Robert fût tué à la bataille de Courtrai ?... Non je n'en ai assurément point la souvenance !

Sandro : - Mais ce document ... ce traité si important, qu'est-il devenu ? Car, s'il eût été présent, ces émissaires ne chercheraient point les mots et les termes qui y étaient enfermés ?

Guillaume : - Votre raison est claire Messire et vous me ravissez de vos déductions. En effet, ledit traité a disparu. Il fût soustrait aux registres par une main habile... Ah, ce chevalier de MONTELOUP m'a fait bouillir le sang lorsqu'il se permit de susciter l'hypothèse d'un acte de bassesse de mon Maître Philippe le Bel. Je n'ai point pu contrôler mes sens et j'ai haussé le ton, réprouvant ses désobligeantes accusations. Ah oui, il m'a fait bouillir le sang...Si j'avais été plus jeune, je l'aurais occis du fil de mon épée...celle-là même qui fut au service du grand roi !

Sandro : - Hypothèse...Hypothèse...Je comprends l'offense et votre courroux mais je conçois également que ce chevalier se crût dans l'obligation d'émettre cette hypothèse. En prêchant la fausseté, il pensait sans nul doute caresser la vérité !

Guillaume : - Il ne s'arrêtât point-là !

Sandro : - Ah ?

Guillaume : - Il voulut ensuite me faire dire qu'il s'agissait d'une manœuvre de Mahaut d'Artois... Certes, elle est capable de tout et aurait été capable de cette vilainie. Le vol d'un document ne serait même pas une indécatesse pour cette femme... !

Sandro : - Une fort méchante femme qui vit une ambition démesurée !

Guillaume : - Je suis de votre avis Messire mais je n'ai point pu l'accuser !

Sandro : - Cette Comtesse est plus diablesse que son diable de neveu !

Guillaume : - Evidemment, le vol de ce document desdits registres lui portait fort intérêt mais... !

Sandro : - Mais vous ne pouviez point l'affirmer. Vous ne pouviez confirmer une manœuvre, aussi vile eût elle été, dont vous n'étiez point informé !

Guillaume : - Je ne le pouvais point !

Sandro : - Ce Robert d'Artois est un bien curieux personnage. Depuis qu'il côtoie le roi et qu'il est en faveur, tout doit être à son avantage... surtout pour ses finances... et, ce Comté d'Artois est si maigre héritage. Seul, son honneur justifierait ce procès. Mais, connaissant l'homme, je crois plutôt qu'il agit selon les soubresauts du ressentiment qu'il nourrit envers sa tante. Que de tracasseries pour si peu !

Guillaume : - Robert est devenu très puissant !

Sandro : - Disons simplement que pour l'heure, il a su trouver les bonnes alliances et qu'il a su choisir son roi. Il n'y a que trois puissances au monde, celle de la fortune, celle de l'épée, celle de l'opinion et lorsque la tyrannie l'emporte sur cette dernière, elle a raison des deux autres. Pour le moment il semble jouer de tyrannie !

Guillaume : - ...Ah, ces enquêteurs sont lassants avec leur quête de vérité... surtout lorsqu'ils omettent de se souvenir de celles qui affligeraient leurs maîtres. Maintenant, je ne me soucis guère de politique. Mon temps est passé. Je suis vieux et bien loin des gens de pouvoir !

Sandro : - L'éloignement n'est pas source de paix. Ce procès en est une preuve !

Guillaume : - Certes mon vieil ami... Je suis également venu vous tenir graves propos !

Sandro : - A nos âges, il n'y a point de propos qui puissent ralentir le temps et contrarier le sort de la vie. Nous avons ouï et vu tellement de malheurs que notre sagesse fait force aux horreurs de notre siècle. De quoi voulez-vous m'entretenir si gravement ?

Sandro : -

Guillaume : - Ces propos concernent de vos proches et de moi-même Sandro !

Sandro : - Ah ? Parlez-donc sans crainte Monseigneur. Je sais que votre cœur a toujours été pur et que vos paroles seront sincères. Peut-être libèreront-elles votre esprit...Oui Monseigneur je vois qu'un trouble vous assaille. Aussi dites ce que vous avez à dire !

Le vieux comte se lève avec difficulté. Il déambule lentement dans la chambre. Il reste silencieux. Son visage s'assombrit progressivement. Il hésite puis parle avec un ton plus solennel.

Guillaume : - Je dois vous faire une sombre révélation...celle-ci concerne votre frère, mon jeune ami... Arturo!

Sandro : - Arturo...Arturo...Nos parents me l'avaient confié pour que j'en fasse un banquier. Je l'ai vu apprendre et manier les affaires de fort belle manière. Il fût pour moi le frère que je chérissais et le fils que je n'ai jamais eu. Il vous a d'ailleurs secondé lors de missions qui vous furent confiées... !

Guillaume : - Oui ...Hum... sans l'aide précieuse de ce jeune homme, je n'aurais pu mener à bien quelques ambassades et l'arrangement du mariage entre Louis le Hutin et Clémence de Hongrie. Il est vrai que sa fougue et que sa diplomatie me furent d'un grand secours. A Naples nous avons rencontré Clémence... !

Sandro : - Superbe Reine selon ses dires et, excellente alliance pour le royaume de France !

Guillaume : - Lors de notre visite, je me souviens d'un peintre florentin qui peignait le portrait de notre future reine. Comment se nommait-il ? ...Ah oui, Giotto ...di BONDONE... Oui Giotto Di BONDONE...Une bien belle peinture qui mettait en valeur son regard... !

Sandro : - Arturo me rapportât le récit de cette mission !

Guillaume : - Un succès !

Sandro : - Un succès parmi d'autres. Vous fûtes Monseigneur au service de tant de rois !

Guillaume : - J'eus ce privilège !

Sandro : - Vous fûtes également au chevet du Hutin lorsqu'il nous quittât dans d'horribles souffrances... !

Guillaume : - Il venait d'atteindre sa vingt septième année !

Sandro : - Et quelques temps après, vous vîtes disparaître le petit roi Jean qui ne vécut que quelques jours !

Guillaume : - Oui, Cinq jours !

Sandro : - Il y eut ensuite Philippe le long qui mourut à vingt-neuf ans à peine, Charles à trente-trois ans...les rois ne vivent décidément pas très vieux... Molay en est-il pour quelque chose ?

Guillaume : - Je ne sais pas... Vous fûtes, pareillement à moi, présent lors de ces règnes aussi courts eussent ils été !

Sandro : - Oui Monseigneur mais je ne dois ma présence qu'aux difficultés de trésors des grands de France !

Guillaume : - Certes !

Sandro : - N'aviez-vous point été émissaire royal lors de la négociation papale auprès de Jacques DUEZE ?

Guillaume : - Votre mémoire est excellente mon vieil ami. J'ai été de cette élection. Il ne dû sa réussite qu'un un fin stratagème de piètre santé !

Sandro : - Les cardinaux, dans cette tumultueuse période, préféraient un pape de courte existence et choisirent celui qui paraissait ne devoir point passer l'hiver. Il est vrai que l'allure de notre cardinal DUEZE cachait une étonnante vivacité. Ce pape-là a su rétablir l'église et la conforter par le sermon et l'absolution...monnayés. Un pape riche et rusé. Arturo était aussi présent lors de cette réunion ?

Guillaume : - Oui ; il me facilitât la tâche. Il arrivait à prendre les contacts nécessaires à mes discrètes et secrètes ambassades. Il me rapportât même en souriant l'affaiblissement soudain de DUEZE qui ne paraissait ne point pouvoir célébrer la messe le Dimanche venant !

Sandro : - DUEZE sût installer notre Sainte église sur une fortune bien assise...Ah mon frère aurait pu vivre une existence de Seigneur si son mariage ne lui avait causé tant de désagréments !

Sandro : -

Guillaume : - Sa relation de cœur avec une fille de chevalier, qui, de surcroît avait participé à deux croisades, dont l'une auprès du sire de Joinville, l'a détourné du destin qui aurait pu être le sien. Madeleine de Crécy était une gentille fille mais...fille de chevalier !

Sandro : - Vous avez pourtant accueilli chez vous, en votre maison, la dame et son enfant...le fils d'Arturo, mon filleul !

A ses paroles, Guillaume semble très ennuyé.

Guillaume : - Bien sûr, je les ai accueillis !

Sandro : - Madeleine devint même par votre bon vouloir la nourrice royale et le fils d'Arturo, le frère de lait du petit roi Jean !

Guillaume : - Oui en effet !

Sandro : - Seigneur Comte, je suis au seuil d'un autre monde et j'aimerais s'il vous plait, ouïr votre vérité sur cette mort. Mahaut d'Artois a-t-elle... ?

Guillaume : -Elle a toujours été de ces vilaines affaires qui ont assombri l'honneur du royaume !

Sandro : - **Vous** ne m'avez point répondu, ni éclairé, Monseigneur !

Guillaume : - Si, je l'ai fait...Sandro, le malheur qui m'accable est proche de votre frère et...lié à cette vilainie !

Sandro : - Proche d'Arturo ? ...De cette mort ?

Guillaume marque un profond silence, conséquence de l'étonnement du vieux banquier.

Sandro : - Parlez Monseigneur. Je vois que votre tourment est grand et que la souffrance ronge votre esprit. Parlez...vous pouvez être assuré de mon silence et, ce secret, puisqu'il y a confiance, me suivra dans la tombe !

Guillaume regarda longuement Sandro et sortit finalement de son silence.

Guillaume : - Lorsque j'étais au chevet de Louis le Hutin, ce dernier me nomma protecteur du ventre de la reine Clémence. Louis redoutait qu'une action puisse être entreprise à l'encontre de Clémence et par incidence à celle de l'enfant qu'elle portait... Tous les pairs du royaume étaient présents et me firent garant de la descendance du trône de France. Je craignais que le pire n'arrivât à la mère mais rien ne fût tenté durant la grossesse. Clémence mit au monde le petit roi Jean. Mais, elle était très faible. Déchirée au passage, elle fût ensuite prise par la fièvre. Elle ne put donc point tenir son rôle de nourricière... Je devais donc, de par ma fonction, trouver une poitrine !

Sandro : - Vous avez donc choisi celle de Madeleine de Crécy !

Guillaume : - Oui, mère de quelques jours, l'épouse d'Arturo était toute désignée. J'offris de la protéger des foudres de son chevalier de père et elle accepta ce service. Je la fis donc venir au palais et elle devint la nourrice du petit roi !

Sandro : - Ainsi donc, le fils d'Arturo, mon neveu Antonio, devint-il le frère de lait du roi de France !

Guillaume : - Oui mais...j'en arrive par ces justes propos au malheur qui m'accable !

Sandro : - Je suis tout ouï Monseigneur !

Guillaume : - Madeleine de Crécy vivait au palais, entourée de gens de confiance. Elle se réveillait à chaque tétée et était conduite dans la chambre où reposait le roi Jean. Les deux enfants étaient si proches en âge que je décidai de les mettre dans le même berceau...Ils se ressemblaient d'ailleurs fortement. Antonio avait un peu plus de cheveux bruns du peu de cheveux qu'ils portaient... Tout se passait pour le mieux. Les deux enfants s'allaitaient aux mêmes seins... Je craignais une manigance de Mahaut d'Artois...surtout lorsque j'appris que le petit roi allait être présenté aux pairs du royaume comme successeur de Louis mort d'empoisonnement quelques temps auparavant... Ah...J'en ai longuement débattu avec mon épouse... !

Sandro : - De quoi avez-vous donc débattu ?

Guillaume : - De ce que nous devons faire...de ce que j'avais à décider... de ce que finalement nous avons fait !

Sandro : - Qu'avez-vous donc fait ?

Guillaume : - ... Nous avons Messire décidé de sauvegarder le roi et nous ne l'avons pas offert aux mains de la Comtesse Mahaut l'empoisonneuse...L'heure étant venue d'aller quérir l'enfant au berceau pour le présenter aux grands du royaume, ma douce épouse s'est retirée et est revenue avec un enfant, calme et endormi... Mahaut a pris

Sandro : -

l'enfant dans ses bras puisqu'elle en était marraine et s'en est allée dans la grande salle du palais... !

Sandro : - Dois-je comprendre que ... !

Guillaume : - Oui Messire, vous entendez bien. Le petit roi qui mourut quelques heures après sa présentation aux grands de France était le fils d'Arturo votre frère et de Madeleine de Crécy !

Sandro reste muet, le regard plongé dans le vide. Guillaume est abattu par sa propre révélation et reste figé.

Guillaume : - ... J'ai trahi la confiance et l'amitié d'un homme pour me soucier de la survivance d'un royaume de paille...Lorsque j'ai décidé cet échange au berceau j'imaginai le pire et le malheur fût que je ne me trompasse point sur les odieux desseins de la Comtesse d'Artois... Je m'en veux Sandro... La vision de cet enfant pleurant, criant, convulsant, mourant dans une sorte d'étranglement...cette vision tourmente mes jours et mes nuits... !

Sandro : - Vous avez sauvé...la vie du roi...telle était votre mission Monseigneur !

Guillaume : - J'aurai préféré être livré aux bourreaux du gibet de Montfaucon... ! Sur les piliers de pierre reliés entre eux par des poutres en bois auxquelles s'accrochent les chaînes qui supporteraient mon corps qu'on laisserait pourrir ou se dessécher...Pour expier ma faute...ce jugement que je n'avais pas à prendre !

Sandro : - Le fils d'Arturo est donc mort... et celui qui porte son nom est le roi Jean... l'héritier de la couronne de France... un monarque survivant... !

Guillaume : - Oui Sandro, Antonio votre neveu est bien le fils du Hutin !

Sandro : - Mon cœur saigne de savoir que cet enfant qui était des miens a sauvé un roi et, que pour ce faire, il a offert sa propre vie...si courte... Ce secret sera un bien lourd fardeau qu'il me faudra emporter sous terre...Je comprends, Monseigneur, cette décision qu'il vous a fallu prendre...Vous ne pouviez point agir autrement... !

Guillaume : - Arturo m'avait apporté aide et soutien...il avait égaillé mon esprit...sa diplomatie avait résolu ce que je ne savais pas entreprendre...et... moi, j'ai mené son fils à la mort...pour le bien du royaume...pour sauvegarder une descendance...finalement...pour rien !

Sandro : - Pourquoi n'avoir point fait connaître la vérité ? ... Lorsque l'enfant fût déclaré sans souffle dans les bras de Mahaut...Il est bien mort entre ses mains ?

Guillaume : - Certes mais tous les pairs du royaume pensèrent que la mort était naturelle. La mère était déjà si malade. Certains dirent même que le lait de Madeleine de Crécy n'étant pas un lait de Reine n'avait point nourri le petit roi. D'autres émirent l'idée que la fièvre de Clémence s'était transmise à l'enfant !

Sandro : - Personne ne songea que la mort pouvait être liée à... ?

Guillaume : - Personne n'osa porter un regard sur Mahaut qui se tirât fort bien de cet assassinat...qu'aurais-je dû faire ? ...Plus tard ce secret mis au grand jour aurait causé pires malheurs et la situation aurait été plus néfaste à la survivance du royaume déjà si affaibli, déjà si menacé. Et puis...J'ai eu peur...Oui, peur...peur de dévoiler cet échange car j'aurais dû faire face. Seuls, mon épouse et moi-même étions en connaissance de ce secret. Ma douce épouse s'en est allée, l'âme torturée...Il ne reste que mon confesseur qui soit en confidence !

Sandro : - Votre confesseur ?

Guillaume : - Oui, mais cet homme de dieu restera silencieux !

Sandro : - Serait-il mort lui aussi ?

Guillaume : - Non...mais sur terre, il est celui qui est plus proche de notre seigneur à tous !

Sandro : - ...Sa sainteté le pape ?

Guillaume : - Oui, celui dont nous nous entretenons : Jacques DUEZE. Il ne lui a pas semblé de bonne augure que cette vérité surgisse... !

Sandro : - DUEZE, Jean vingt-deux, cet homme de cahors si je ne me trompe pas est un homme sage et avisé. Il a dû comprendre qu'il ne fallût point ébruiter l'affaire !

Guillaume : - ...le petit se porte-il bien ?

Sandro : - Selon les nouvelles dernières que m'apportât un voyageur italien venu de Sienne : fort bien. Cet enfant est plein de force et de vitalité...Il est beau et à un esprit de....roi !

Guillaume : - Un voyage et une expérience qui parfaiera ses connaissances et éveillera son caractère !

Sandro : - Il n'est en réalité point en voyage !

Sandro : -

Guillaume : - Que fait-il donc en Italie ?

Sandro : - Arturo avait été déchu de ses droits de père...Madeleine de Crécy était cloîtrée avec son fils dans le château de ses parents... Il en a terriblement souffert. Aussi bravât-il la menace du chevalier ...il s'est décidé à enlever son fils... !

Guillaume : - Un enlèvement ?

Sandro : - Si vous étiez père Monseigneur et que votre mariage ait été bafoué et même non-reconnu bien qu'il eût lieu dans la chapelle des Crécy, que votre enfant vivrait chez sa mère séquestrée qui ne peut ni répondre aux visites, ni aux lettres, qui se morfond dans un total silence...quel serait votre désir ? Qu'elle serait votre réaction ?

Guillaume : - Oui... j'aurai agi de la sorte !

Sandro : - Antonio puisque tel est son prénom aura sans doute un avenir de négoce ou de banque. Son père m'avait dit qu'il paraissait doué pour les comptes...Oui, déjà... Son destin aurait pu être tout autre...Mais...il est en vie !

Guillaume : - Comprenez que je n'ai pu... !

Sandro : - Je comprends Seigneur, n'ayez crainte, je ne suis pas sot homme. Le petit roi Jean est mort lorsqu'il atteignit cinq jours et ce trépas fût naturel. Le fils d'Arturo est quant-à lui à Sienne en Toscane. Voilà à l'heure de ce jour la seule et unique vérité !

Guillaume : - Merci Mon ami Sandro Masaccio de ne point me porter rancune. Cette confession est dure à supporter mais mon âme est plus légère !

Sandro : - La mienne est plus lourde désormais, mais, ma santé n'étant pas des meilleures, je ne serais point longuement supplicié !

Guillaume : - Que disent vos médecins ?

Sandro : - Toujours la même plainte. Saigner est chose aisée mais le mal est là !

Guillaume : - Je vais de ce pas alerter mes médecins et vous les adresser...Je les ferai quérir et conduire en votre demeure !

Sandro : - Non point Seigneur, les médecins sont identiques à eux-mêmes !

Guillaume : - Mais, Messire... !

Sandro : -Laissez donc le destin accomplir son rôle dans mon humble existence !

Guillaume : - Ne désirez-vous point ?

Sandro : - Priez pour moi Monseigneur !

Guillaume : - Les saints ne seraient-ils pas comme les médecins ?

Sandro : - Certainement oui mais au moins eux ils ne répondent pas !

Guillaume : - Je souhaite que vous alliez mieux ces prochains jours et j'en appellerai à Dieu !

Sandro : - Monseigneur, veuillez m'excuser mais mes yeux se masquent d'une brune de faiblesse !

Guillaume : - Je vais vous laisser reposer mon ami... Je dois également regagner ma demeure...il est déjà tard et du brigandage est annoncé en abord de la forêt qui jouxte mes terres... !

Le comte s'approche de Sandro. Il lui prend amicalement la main.

Guillaume : - Venez, quand vous le désirez et dès que vos jambes vous porteront, visiter mes jardins. Il y fait bon et votre mal trouverait là un terrain d'oubli !

Sandro : - Je vous en remercie Monseigneur !

Guillaume : - A vous revoir bientôt Messire !

Guillaume, attristé et désabusé, sort doucement sans se retourner. Sandro, seul, reste pensif, le regard figé... !

Scène 3 : Sandro MASACCIO – Pietro DINI

Sandro : - Ce Comte Guillaume est un brave homme !

Sandro : -

Il repousse rapidement les couvertures et se redresse prestement dans son lit. Il hèle son serviteur.

Sandro : - Pietro ! Pietro !

Pietro arrive en hâte.

Pietro : - Oui Messire ?

Sandro : - Va donc trouver le coquin qui me nourrit et dis-lui qu'une nouvelle épice est employée...que j'en ai eu connaissance...qu'il me plairait que mes mets en soient parfumés !

Pietro : - Nouvelle épice...vos mets...parfumés !

Sandro : - Avant de foncer tête baissée vers les cuisines, donne-moi donc ce livre qui me fut donné en gage...là...sur la commode !

Pietro regarde plusieurs livres qui ornent pêle-mêle le meuble. Il hésite.

Pietro : - Celui-ci Messire ?

Sandro : - Il est marqué dessus...ah ben non tu ne sais ni lire ni écrire...celui à droite de celui que tu viens de me montrer... Ah oui droite, gauche...aussi...vers la porte...voilà !

Pietro prend le livre délicatement et le donne à Sandro.

Sandro : - Merci Pietro, tu peux te retirer !

Pietro sort rapidement. Sandro ouvre l'ouvrage et le feuillette.

Sandro : - Ce que ce bougre de cuisinier va bougonner lorsqu'il apprendra l'existence de cette épice... Je suis certain qu'il trouvera prétexte à ne point l'utiliser. Il me découvrira quelques effets nocifs et néfastes à la santé. Il parfaiera mon savoir en ce domaine... !

Sandro reste silencieux quelques instants puis il lit à voix haute.

Sandro : - *Il faut que jeunesse se mette*

A être gaie et amoureuse :

C'est la saison belle et amoureuse.

Qui aime en mai à l'âme heureuse.

Quand il entend sous la ramure

Des oiseaux les doux chants piteux...

Il semble réfléchir profondément, admiratif.

Sandro : - Ah ce Guillaume de Lorris m'émerveille les sens. Dieu que ce « roman de la rose » est beau. L'écriture est un don du ciel et l'homme voué à ouvrir son âme entière à dépeindre de si beaux sentiments est un saint !

Il se penche vers la fenêtre accotée au lit.

...Le ciel se gâte et s'obscurcit. Le vent gagne la cime des arbres. La pluie va sans doute tantôt tomber. Je regrette que le temps ne soit pas...Ah la nature est indocile... C'est la saison belle et heureuse...Qui aime en mai à l'âme heureuse !

Il repose le livre.

Sandro : -

Sandro : - Pietro...Pietro !

Pietro entre en souriant.

Pietro : - Armando s'est empressé de quitter la maison pour aller en quête de votre épice, Messire. Il n'était pas d'une humeur... !

Sandro : - Joyeuse ?

Pietro : - Il pestait et vociférait de tout son saoul !

Sandro : - Je l'aurai prédit !

Sandro observe la rue.

Sandro : - Quelle est cette agitation au dehors... ? Va voir et reviens de suite m'informer de la raison de cette mouvance et de ce tintamarre !

Pietro : - Bien Messire !

Pietro sort.

Sandro : - Pour que la foule soit aussi agitée...Elle doit avoir eu vent d'une nouvelle étonnante...Ils n'ont pas, semble-t-il, l'air apeuré. Il ne s'agit donc ni d'une nouvelle taxe, ni d'une guerre, ni d'une épidémie...Ah ce bon Pietro qui papillonne pour m'informer au mieux...Hum, même les marchands ont stoppé leur activité...Voilà que Pietro revient...je vais en savoir plus !

Pietro revient totalement essoufflé.

Pietro : - Messire...la nouvelle...est d'importance...toute la ville en parle ?

Sandro : - Quelle est-elle donc ?

Pietro : - elle concerne la grande Dame...la Comtesse ... la comtesse d'Artois !

Sandro : - Mahaut d'Artois ? Fichtre, s'agit-il d'un procès ?

Pietro : - Non Messire, la Comtesse est au plus mal. On dit que la douleur lui tord le corps. On dit aussi que quelqu'un aurait versé quelque poison dans sa pitance !

Sandro : - Pitance pour une comtesse, le mot est fort...empoisonnée donc !

Pietro : - Oui Messire, on dit que les médecins se pressent à son chevet mais qu'ils sont impuissants devant le mal !

Sandro : - Y a-t-il eu arrestation ?

Pietro : - Je n'en ai point ouï la moindre allusion Messire !

Sandro : - Evoquerait-on la main assassine ?

Pietro : - Personne n'en parle Messire !

Sandro : - Ah cette Comtesse évitera donc le procès en fuyant par la tombe...Elle n'est pourtant point femme à s'ôter la vie...Hum... le sort l'a finalement désignée pour expier ses fautes...ôôô le chevalier de MONTELOUP et le notaire VERMON doivent être de fort mauvaise humeur. Leur enquête s'achèvera par la mort prématurée de la présumée coupable qui, une fois encore, sera épargnée par la disgrâce. Ah oui, ils doivent être de méchante humeur ! Pietro, mon bon Pietro !

Pietro : - Oui Messire ?

Sandro : - Fais-moi prestement préparer un festin de roi car cette nouvelle, aussi terrible et funèbre soit-elle, m'emplit le cœur d'une lueur bienheureuse. Le ciel a choisi de rendre justice. Va...Va...que le repas soit digne d'un grand événement !

Pietro : - J'y vais de ce pas Messire !

Pietro sort, étonné de cette gaieté soudaine de son maître.

...J'irai peut-être visiter les jardins du Comte Guillaume... !

Il se lève chancelant, prend de quoi écrire et s'affaisse dans un fauteuil

Sandro : -

Sandro : - Une plume...une feuille...mon registre... !

Sa plume glisse sur le papier et il lit à voix haute.

Sandro : - ... Messire duc, notre noble pays de France a dû cacher un terrible secret... non...non... le noble pays pour lequel je me suis donné corps et âme...a dû cacher un terrible secret...Le porteur de cette missive est celui qui...qui... qui...du trône aurait dû hériter. L'infortune a voulu qu'il revête le masque et l'habit d'un garçon en apprentissage de négoce. Il est par ailleurs fort bon dans ce métier bien difficile.

Non...reprenons..... Messire duc, notre noble pays de France a dû cacher un terrible secret. Le noble pays pour lequel je me suis donné corps et âme a dû cacher un terrible secret. Le porteur de cette missive est celui du trône aurait dû hériter. L'infortune a voulu qu'il revête le masque et l'habit d'un garçon en apprentissage de négoce. Mets-je : il excelle dans ce travail ? Non ! Pas la peine...Il me serait fort aise que vous l'hébergiez et que vous utilisiez au mieux de ses intérêts le trésor qui vous sera acheminé...Lever une armée n'est point chose aisée... !

Pietro entre comme si la porte s'était ouverte devant lui.

Sandro : - Coquin, tu n'as pas perdu cette habitude pendable d'écouter derrière les portes...mais... nous verrons cela plus tard ...Est-il rentré ?

Pietro : - Oui Messire !

Sandro : - Que fait-il ?

Pietro : - Il semble étudier Messire !

Sandro : - Qu'étudie-t-il donc ?

Pietro : - Je ne sais Messire. J'ai cru ouïr que la France avait été un empire mais...je ne sais point ce que le mot empire signifie Messire !

Sandro : - L'histoire, noble matière, esprit de nos ancêtres... Erreurs ou intelligences, stratégies militaires ou sagesses de l'esprit que nous ne pourrons jamais réellement analyser... Dis-lui de venir me voir !

Pietro : - Bien Messire !

Pietro sort cette fois en feignant une sortie très respectueuse. Sandro pose la plume et place le courrier commencé dans le registre.

Sandro : - J'achèverai cette lettre plus tard...il faut qu'il puisse être où dieu l'aurait placé si le malin ne s'était point emparé du destin... J'irai quérir Madeleine de Crécy qui est recluse dans l'abbaye de Saint-Wandrille...même si je dois la faire enlever par des hommes en armes...Elle doit retrouver son fils...Ils iront à l'étranger sous de hautes protections...Antonio reviendra en France avec ses titres et son rang et se nommera Jean de France...Telle doit être ma mission et, je jure d'accomplir tout ce qui sera possible pour cet enfant...pour qu'il retrouve le cheminement qui aurait dû être le sien... !

Scène 4 : Antonio – Sandro MASACCIO.

Un jeune homme entre dans la pièce.

Antonio : - Vous m'avez fait demander mon oncle ?

Sandro : - Ah te voilà mon neveu...qu'étudiais-tu avec tant de volonté comme l'affirmât Pietro ?

Antonio : - Mon oncle, bien que cette terre de France ne soit point vraiment mienne, elle est riche d'un passé grandiose et merveilleux !

Quelle est donc cette richesse que peut-être n'ai-je point su découvrir ?

Antonio : - Ce pays gouverné par d'illustres souverains a su durant des siècles marquer son attachement à l'église et à dieu. Il a, de sa culture, rayonné sur le continent, notamment lors du grand charlemagne et du saint roi Louis. Celui-là même qui rendait la justice au pied d'un chêne centenaire, comme s'il était à la fois attaché aux racines du passé et à la cime si proche des étoiles, du soleil et de dieu !

Sandro : -

Sandro : - Jusqu'à quelle période as-tu donc parfait tes connaissances ?

Antonio : - J'ai lu et discoursu longuement avec quelques précepteurs jusqu'au sire Philippe le Bel mais bien que je me sois attaché à n'omettre la lecture d'aucun paragraphe et de n'avoir négligé de poser les questions nécessaires, je ne prétends point être érudit en cette matière !

Sandro : - Fort bien... ta destinée sera toute autre mais l'histoire en fait et en fera partie...que penses-tu de la décision majeure de Philippe le Bel ?

Antonio : - Je suppose mon oncle que vous faites allusion à celle qui scella le destin des templiers ?

Sandro : - Oui mon neveu, peux-tu me donner ton avis sur cette question ?

Antonio : - De mes propres déductions, il faut considérer que Philippe le Bel était dans une situation bien délicate. Le trésor de France apparaissait bien pauvre et les forces du pays si désœuvrées que l'étranger pouvait aisément envahir et s'affirmer sans qu'aucune opposition ne fût réellement efficace... !

Sandro : - Sans doute... !

Antonio : - L'ordre du temple, quant-à lui, a su amasser un bien grand trésor lors des croisades successives. La richesse s'associant à une excellente maîtrise guerrière, mainte fois reconnue et même appréciée dans de lointaines contrées...Antioche...Damiette ou Jérusalem...Les templiers, depuis la chute du royaume franc se virent confiés la gestion du trésor royal. Philippe le Bel devait donc se libérer de cette puissance en argent et aussi diminuer l'ordre pour ne point avoir à combattre un jour cette armée aguerrie et entraînée... !

Sandro : - Jusque-là, je te suis fort bien et tes remarques sont justes...mais que penses-tu du procédé employé ?

Antonio : - Philippe le Bel se donnât les moyens de supprimer l'ordre. L'accusation d'outrage au christ...de rites païens, obscènes...d'idolâtrie...allait en ce sens...Le roi, au lieu de combattre les armes à la main, au lieu de chercher à puiser une aide dans les ressources de l'ordre, a finalement préféré déprécier les templiers sur leur moralité et pire encore en faire des ennemis de l'église... !

Sandro : - Ah Antonio ...moi, un homme que l'on dit sage, avisé ou rusé...je ne sais que penser de cette affaire...gouverner n'est pas chose aisée...certains pensent à eux-mêmes, d'autres à l'avenir d'un royaume ...d'autres encore à éloigner les frontières des royaumes... !

Antonio : - N'y avait-il que la richesse dans cette décision...les templiers avaient aussi leurs secrets...des découvertes dangereuses pour l'église...des révélations sur le christ lui-même...mais je suis trop jeune mon oncle pour imaginer !

Sandrio : - Ta jeunesse n'est pourtant nullement dénuée de sagesse...Tiens...aide-moi !

Antonio aide son oncle à se relever. Il le prend sous un bras.

Sandro : - Je veux savourer le festin que notre cuisinier a dû nous préparer et dont de cette chambre je hume les saveurs...allons...mon neveu...allons !

Antonio : - Serait-ce jour de fête mon oncle ?

Sandro : - En quelque sorte...oui, en quelque sorte...Si tu es près de moi aujourd'hui, il en faut remercier le ciel ...allons !

Antonio et Sandro quittent la chambre bras dessus-dessous.

Lumières – Rideaux Fin

Acte 1

ACTE II

Scène 1 : Aline de MONTEMBAULT- Antonio - Pietro

Antonio est seul dans le salon. Il parcourt les pages d'un manuscrit. Pietro arrive en lui annonçant une visite.

Pietro : - Une visite pour vous Monsieur Antonio !

Antonio : - Qui donc ?

Pietro : - Une jeune femme qui ne manque pas de charme !

Antonio : - Eh bien gredin... Fais-la entrer... !

Pietro s'en va. Antonio vérifie sa tenue. La porte s'entrouvre et Pietro fait un numéro de présentation.

Pietro : - Monsieur Antonio MASACCIO est visité par Mademoiselle Aline de MONTEMBAULT !

Antonio qui s'approche de la Demoiselle.

Antonio : - Je vous souhaite la bienvenue Mademoiselle...que me vaut l'honneur de cette visite inattendue ?

La demoiselle reste silencieuse feignant l'embarras de la présence de Pietro.

Antonio : - Merci Pietro je t'appellerai si j'ai besoin de tes services !

Il se retire en marche arrière faisant quelques courbettes maladroitement.

Pietro : - Bien Messire !

Un silence est marqué jusqu'à sa sortie, puis, Antonio s'approche rapidement de la jeune fille et la prend dans ses bras.

Antonio : - Aline, que je suis heureux de ta venue en ma maison !

Aline : - J'ai dû ruser et dévier l'attention de ma brave Sylviane qui portait quelques étoiles achetées au marché... et dans la foule elle n'arrivait pas à me suivre...donc vous comprendrez mon bel italien que je doive écourter cette visite pour ne pas être en proie aux fureurs de mes frères qui n'accepteraient pas ma liaison avec un jeune marchand... !

Antonio : - Je comprends et il n'est aucunement question d'occire vos frères pour obtenir votre cœur ma douce et belle Aline !

Aline : - J'ai surpris une conversation à votre égard sans que nul ne sache quel lien nous rapproche. Il était question d'un secret de pape et d'une dame de noblesse qui aurait été votre mère. Ai-je mal discerné les propos ?

Antonio : - Que nenni ma mie, les propos ne sont pas d'une totale justesse mais s'approchent d'une réalité !

Aline : - Quel est donc ce secret de pape ?

Antonio : - Je ne peux guère expliquer tout cela moi humble fils de négociant italien ...comment pourrais-je donc connaître un tel secret de pontife...Je ne suis qu'un modeste jeune homme qui vit aux dépens de son oncle qui, lui, néanmoins prête quelques deniers sonnants et trébuchants aux grands qui découvrent dans leurs poches larges des trous béants !

Aline : - Mon aimé... Mon Antonio...Mon petit marchand... comme je vous aime !

Antonio : - C'est bien ce qui doit chagriner vos frères !

Aline : - S'ils savaient, je serais recluse dans un couvent ou envoyée derechef dans un vieux château familial aux tours élevées... !

Antonio : - Je les escaladerais et viendrais vous enlever pour qu'ensuite nous chevauchions ensemble vers le soleil couchant. Près d'un feu de bois, à l'orée d'une forêt, dans mes bras vous vous endormirez après un tendre baiser... !

Aline : - Que vous êtes poète Messire Antonio ! Vous me ravissez les sens... !

Antonio : - embrassez-moi donc !

Aline : - Oh que non vous êtes fou...si quelqu'un entrerait...votre serviteur, votre oncle... Dans la rue, lorsque l'on rencontre une personne venant en sens inverse sur un trottoir étroit, l'homme laisse à la femme le haut du pavé, là où elle est moins susceptible de se salir, ou d'être heurtée par un destrier. On évitera de se croiser de face... !

Antonio : - Je ne comprends pas ...Quelle est la relation ?

Aline : - Ici c'est pareil, on évitera de se croiser de face !

Elle se détache d'Antonio et rit de bonne humeur.

Antonio : - Fichtre comme vous êtes rebelle, fille de seigneur en arme !

Aline : - Ma famille était de celles qui partirent aux croisades et nombre de mes aïeux se sont illustrés sur les champs de bataille de par les siècles passés !

Antonio : - Je ne doute guère de votre lignage mais ce dernier porte ombrage à notre relation fille de chevalier !

Aline : - Certes mais en aucune manière accepterais-je les épousailles avec un rustre jeune homme sans fortune et italien de surcroit !

Antonio l'attrape et l'embrasse. Elle ne se défend pas et accepte le baiser.

Antonio : - Au moins j'aurai volé ce baiser !

Aline : - Vous êtes donc également un voleur !

Antonio : - Notre époque est décidément un drôle d'époque. Je ne peux pas épouser la fille d'un chevalier car cela serait considéré comme un crime. Tandis qu'une grande dame de France a versé du poison dans moult gobelets sans être pour le moins inquiétée... !

Aline : - Vous faites allusion à cette dame qui vient de disparaître ?

Antonio : - Oui. Je ne sais plus quel érudit grec avait dit : Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure. C'est chaque fois si vrai. La mort dans une rue déserte pour quelques écus au fond d'une bourse... La mort par la faim parce que le ciel n'a point été assez clément... la mort par la maladie parce que les rats envahissent parfois les territoires de l'homme... la mort simplement parce que l'heure est venue... un jour à une heure donnée par le destin !

Aline : - Vous voilà ben sombre mon tendre ami !

Antonio : - Non point, un peu triste de n'être que très éloigné de votre condition. Les pensées de rester à vie un amant secret me laisse un peu perplexe !

Aline : - Mon cœur est à vous mon bel et intrépide amant même si pour l'heure l'amant reste platonique en attendant quelques étapes romanesques !

Antonio : - Votre porte reste donc ouverte à mes sentiments ?

Aline : - Oui mais comprenez bien que si notre histoire était connue de mes frères il aurait fort à parier que notre amour soit contrarié par votre mort !

Antonio : - Vous dites cela avec un ton désinvolte qui laisse supposer votre distance à mon égard, gente damoiselle au cœur dur comme de la pierre !

Aline : - D'une part je devrais feindre ne pas vous connaître pour épargner votre vie jeune impudent mais de surcroit je vous fais savoir qu'une pierre se taille et qu'en amour sa rectitude sera difficile à obtenir !

Antonio s'agenouille et avance vers Aline qui recule doucement.

Antonio : - Ah ma Reine, je me traîne à vos pieds pour enquérir auprès de vous le droit d'un doux baiser... ne me refusez pas ce don qui fera de moi le plus heureux des hommes !

Scène 2 : Aline - Antonio – Pietro – Sandro.

Pietro arrive bloquant légèrement la porte avec son pied. Sandro est à sa suite.

Pietro : - Messire Antonio, relevez-vous...votre oncle arrive prestement !

Antonio : - Prestement ? Il était alité et ne semblait plus pouvoir se lever !

Pietro : - Il y a eu résurrection !

Sandro grommelle derrière la porte. Antonio se relève rapidement. Aline s'écarte et s'éloigne d'Antonio.

Sandro : - Forbleu... mécréant... Tu t'es enfui et tu me devances pour cacher quelle infamie ? ...Mais ôte toi donc de cette porte !

Pietro : - C'est qu'elle est bloquée...Je retire un morceau de pierraille qui s'est fiché dessous la porte...ah que c'est dur...mais c'est presque fait !

Il regarde où est Antonio qui s'est relevé et où est la jeune fille qui s'est écartée. Il enlève brusquement le pied qui bloquait l'ouverture.

Pietro : - Ah voilà !

Sandro entre presque en trébuchant tellement il forçait sur la porte. Il se retrouve nez à nez avec Aline.

Sandro : - Fichtre un Ange !

Aline : - Merci Monseigneur !

Antonio : - Mon oncle permettez-vous de vous présenter Mademoiselle Aline de Montembaut !

Sandro : - Très jolie...De Montembaut...De Montembaut... ? Les « De Montembaut » chevaliers qui eurent quelques ascendants aux croisades ?

Antonio : - Oui Mon oncle. Ceux-là même qui ont accompagné quelques rois dans leurs conquêtes et campagnes guerrières !

Sandro : - Fort bien... et que veut donc cette charmante enfant. Quelques écus de prêt pour faire libérer un jeune homme ? Un achat spécial à effectuer sans que ne le sache son époux ?

Antonio : - Non mon oncle, elle n'est ni mariée ni pauvre. Elle est tout bonnement venue me rendre visite !

Sandro : - A toi ?

Antonio : - Oui à moi !

Pietro : - A lui !

Sandro : - holà toi le serviteur qui devrait être sourd et muet, file !

Pietro : - Bien Messire !

Pietro ne demande pas son reste et se glisse vers l'extérieur tirant la porte vers lui.

Sandro : - Mon neveu je dois ensuite te parler !

Antonio : - De quoi ?

Sandro : - t'entretenir de choses familiales et discrètes que je ne peux pas dévoiler ici devant cette charmante enfant !

Aline : - Messire je dois prendre congé et j'étais toute prête à le faire lorsque vous êtes arrivé !

Elle se tourne vers Antonio.

Aline : - Messire, je suis heureux de cette visite. Je m'en vais donc mais j'espère bientôt vous revoir. Messire Sandro Masaccio, j'ai été heureux de faire votre brève connaissance et j'espère avoir l'honneur de vous revoir !

Sandro : - Merci Mademoiselle de Montebaut, Pietro va vous accompagner vers la sortie. Une litière est-elle en attente devant notre demeure ?

Aline : - non Messire !

Sandro : - Pietro !

Pietro pénètre dans la pièce de façon empressée.

Sandro : - Pietro, tu veilleras à ce que mademoiselle Aline de Montebaut rentre chez elle sans embarras. Aussi tu l'accompagneras. J'ai cru ouïr qu'il pleuvait quelque peu. Tu lui fourniras une pèlerine qui est suspendu près de l'entrée. Mademoiselle, encapuchonnée vous ne serez pas trempée et Pietro est un excellent garde du corps et protecteur !

Aline : - Merci Messire de votre sollicitude !

Sandro : - A vous revoir Mademoiselle !

Elle sort invitée à suivre Pietro qui referme la porte derrière eux.

Scène 3 : Antonio– Sandro.

Sandro observe son neveu. Ce dernier reste muet et figé. L'oncle tourne un peu autour de lui. Il sourit ironiquement.

Sandro : - Charmante jeune personne qui ne venait ici finalement que pour te voir !

Antonio : - Oui mon oncle !

Sandro : - Petit gremlin va ! ...J'ai à te parler sérieusement !

Il va s'installer sur une chaise non loin du jeune homme.

Sandro : - Nous sommes seuls dans la maison et il vaut mieux pour ce que nous devons discuter ensemble ! Mon cher enfant...mon neveu... Si quelqu'un avait la fortune d'être bien né...qu'il fut éconduit par quelques subterfuges et quelques assassinats dans sa proximité... que par chance, sa reconnaissance pourrait avoir lieu et lui redonner fortune et pouvoir ... que devrait-il faire ?

Antonio marque un silence analysant les propos de son oncle.

Antonio : - Cela dépend mon oncle !

Sandro : - Explique-toi !

Antonio : - S'il fut éconduit de telle manière, c'est que sa présence devait en gêner plus d'un... Pourquoi peut-il maintenant retrouver ses richesses et son pouvoir ? Il a été dépossédé de tout cela ?

Sandro : - Questions pertinentes... la réponse est sans nul doute dans l'âge de l'intéressé qui lorsqu'il fut dépouillé de ses droits n'était qu'un bébé alors que maintenant il est en âge de les faire valoir lui-même !

Antonio : - Un bébé dépossédé de ses droits ? Fichtre, quel est donc ce bébé ?

Sandro : - Un roi ! Un héritier mâle ! Le successeur d'une lignée !

Antonio : - Je comprends mieux la notion de pouvoir ! Donc si je comprends bien, le bébé est devenu adulte et il aimerait faire valoir ses droits d'héritier pour recouvrer sa toute-puissance ?

Sandro : - Oui...non... enfin je ne peux pas répondre d'une façon affirmative ni te dire le contraire puisqu'il n'en sait rien !

Antonio : - Il ne sait pas qu'il est roi ou qu'il a une richesse cachée ?

Sandro : - Les deux !

Antonio : - Mon oncle, c'est une véritable énigme que vous me posez là et je n'en ai pas tous les aspects !

Sandro : - Quittons ces méandres du mystère et soyons plus terre à terre ! Que ferais tu toi si tu avais soudainement un titre aussi prestigieux, la fortune et la puissance associées ?

Antonio : - Je ne sais pas...réellement...si j'avais tout cela je serais contraint à changer de vie et à me plonger dans les turpitudes du passé. Quant au pouvoir, qu'en faire si je ne sais pas quelle vie serait la mienne et comment je pourrais exercer ce pouvoir au mieux des intérêts d'un royaume que je ne connais pas ?

Sandro : - Si tu avais de quoi lever une armée avec des chevaliers valeureux et fidèles ?

Antonio : - Une question posée à un fils de négociant, italien de surcroit... comment imaginer cette situation ?

Sandro : - Tu ne seras peut-être pas italien toute ta vie !

Antonio : - Pardon mon oncle, je n'ai pas saisi le sens de votre phrase... !

Sandro : - C'est qu'il est question d'imaginer un changement dans ta propre vie !

Antonio : - Ma propre vie... ?

Sandro : - Il est secret de pape qui fut révélé et d'un jeune de négoce un jeune roi est né !

Antonio : - Vous parlez avec mystère mon oncle !

Sandro : - Tu es le fils de mon frère par le cœur mais par le sang tu es le fils d'un grand seigneur qui fut roi !

Antonio : - Roi ? Roi de quoi ? Roi de quelle contrée ? Roi de qui ?

Sandro : - Roi de France ! Ton père fut le Hutin, Louis le Hutin et ton réel prénom et Jean !

Antonio : - Vous me faites une méchante hâblerie ?

Sandro : - Non point mon jeune neveu... Tu es noble de cœur, noble de sang, et tu pourrais faire valoir titres et richesses...Saint Louis fut l'un de tes aïeux, celui-là même qui maintes fois allait s'asseoir au bois de Vincennes après sa messe, s'adossait à un chêne et faisait asseoir autour de lui ses proches et quelques grands de France. Tous ceux qui avaient un problème venaient lui parler sans en être empêchés par un huissier ou un homme d'arme !

Antonio : - Saint-Louis était un ancêtre de ma lignée ? Le Saint-Louis ?

Sandro : - Oui jeune écervelé et Philippe le Bel également... même si je ne le porte guère dans mon cœur celui-là... « Pape *Clément, chevalier Guillaume de Nogaret, roi Philippe, avant un an, je vous cite à comparaître au tribunal de Dieu. Maudits, vous serez tous maudits, jusqu'à la treizième génération de vos races !* » Hurla le maître des templiers spolié, humilié, accusé à tort, assassiné par une manœuvre habile de Philippe le Bel associé pour cette injustice profonde à ces hommes d'église de peu de foi, imbus de pouvoir et de richesses... !

Antonio : - Et mon père qui était-il ?

Sandro : - Un querelleur, Louis X le hutin... le fils de Philippe... Ton père fut pris de malaise après une partie de jeu de paume à Vincennes. Il avait bu un vin glacé alors qu'il était échauffé. C'est la version royale... Ton père n'avait pour tâche morale que de rattraper les erreurs de ton grand père et de dédommager les héritiers de son chambellan pendu, torturé à tort, exposé au gibet de Montfaucon... Enguerrand de Marigny... ! Ton père était un brave homme et il a été empoisonné sans nul doute !

Antonio : - Pourquoi ne suis-je pas là où je devrais être ?

Sandro : - Parce que tu es Antonio et non Jean, Jean le posthume, le petit roi Jean mort à cinq jours, empoisonné lui-aussi !

Antonio : - Je suis mort ?

Sandro : - Tu as été échangé avec un autre enfant qui pour son malheur a vécu ton sort tandis que ton père adoptif t'emportait dans ses bras vers l'Italie en te nommant Antonio, éloignant ainsi de toi les foudres de certains grands du royaume qui voulaient te voir mort !

Antonio abasourdi cherche une chaise pour s'asseoir et n'en trouvant pas il s'applique à rester debout. Il regarde son oncle muet. Ce dernier baisse la tête et regarde le sol.

Sandro : - Tu devras prendre une décision mon garçon et me dire ce que tu comptes faire car selon tes désirs, je m'appliquerai à te rendre la tâche facile ! Bon, pour l'heure je vais me reposer et te laisse à tes pensées... !

Antonio reste silencieux. Son oncle sort nonchalamment de la pièce.

Scène 4 : Antonio

Antonio est assis immobile. Il pense à haute voix, se lève et déambule dans la pièce.

Antonio : - Peste...cette révélation peut faire de moi le roi fou. Celui qui pensera être roi et qui sera revenu du passé faire valoir des droits que l'on aura sans doute oublié... Roi fou ou fou du roi... le Momos des dieux de l'olympes... La personnification du Sarcasme et de la Moquerie, qui semblait être à lui seul le dieu de la raillerie, des malicieuses critiques et des bons mots... Mais après avoir raillé tous les Dieux, il fut finalement prié « d'aller railler ailleurs ».

C'est sans doute la destinée que l'on me réservera si ce n'est que quelques-uns y croient et me fassent de vilains sorts jusqu'à faire disparaître celui qui émergea du passé pour finalement retrouver sa véritable fatalité. Je ne devais pas être l'héritier d'une couronne de France, du côté des méchants puisqu'ils m'empoisonnèrent, ni du côté des gentils puisqu'ils effacèrent ce dangereux passé pour faire de moi un gentilhomme toscan, habile en négoce et fier de sa lignée de commerçants italiens. J'aurai préféré rester celui qui a été épargné et ne pas savoir que les miens ne le sont plus par le sang mais qu'ils le restent par le cœur. D'apprendre aussi que ceux du sang ne sont pas forcément des gens de cœur mais des gens de pouvoir dont la puissance est parfois contestable.

Tous n'ont pas été Saint-Louis sous son chêne, l'un d'entre eux ayant même ourdi manœuvre exercée en communiant avec l'église du moment pour déposséder les chevaliers templiers et l'ordre de ses biens. Quel monarque était-ce là ? Quelle église pouvait donc se prêter à telle vilainie ? ...Pourtant cette situation cocasse est également positive en un sens...Aline me disait tout à l'heure : « En aucune manière accepterais-je les épousailles avec un rustre jeune homme sans fortune et italien de surcroît ! » ... Je puis ne plus être sans fortune et sans nom...mais au contraire il me serait dicté sans nul doute de ne plus fréquenter les filles de chevaliers que pour le plaisir charnel. On me décidera une alliance royale avec une princesse d'un royaume et je n'aurai pas le choix puisque ce mariage sera consenti au regard d'une action diplomatique ou d'une ambassade réussie...

Aline, oh mon Aline...que dois-je faire pour ne point te perdre : devenir ce seigneur redouté jaillissant d'un antan oublié, prendre des armes dont je sais à peine me servir, lever une armée et affronter les démons qui m'ont fait à jamais disparaître ? ... Que dois-je donc faire pour aimer sans payer ce lourd tribut et rester moi-même ?... Aline, mon aimée, tes frères accepteraient-ils un rustre italien ? Si je devenais celui qui brigue le retour de ses droits, ta famille ne se serait-elle pas dans le camp adverse et n'aurais-je pas sur les mains le sang versé de tes frères chevaliers ? Pourquoi soudainement le hasard a-t-il voulu remettre dans le sens de l'histoire cette vie que je ne connaissais pas et qui avait été oubliée ? Qui donc encore songe à Jean le posthume qui ne vécut que cinq jours ? Comment peut-on encore représenter un danger alors que l'on est plus... que l'on existe plus... que la terre a enseveli le corps et le souvenir ... que l'on n'a pas réellement vécu... Sombres pensées qui me tenaillent... Mon entendement est altéré par ces nouvelles qui me tourmentent... Que faire ? Quel sera mon destin ?

Antonio reste pensif et meurtri.

Lumières – Rideaux

Fin acte 2

ACTE III

Scène 1 : Pietro DINI – Aline de MONTEMBAULT

Aline est assise dans le vestibule en compagnie de Pietro qui reste silencieux mais qui du coin de l'œil observe la jeune fille.

Aline : - Es-tu certain d'avoir bien prévenu ton jeune maître de ma présence ?

Pietro : - Plus que sûr, certain, c'est incontestable. Mon jeune maître Antonio m'a même dit : Fichtre ma bien aimée et je ne suis pas fagoté tel qu'il devrait être. J'ai l'air d'un rustre mal rasé qui aurait dormi trois jours et trois nuits dans une grange ...de Monsieur Augias a-t-il précisé !

Aline : - C'était une immense écurie que possédait Augias et c'est Héraclès qui dût la nettoyer. Ce héros y parvient en détournant le cours des fleuves Alphée et Pénée pour qu'ils traversent les écuries !

Pietro : - Je ne connais ni ce Seigneur Augias, ni ce héros Héraclès et ces fleuves me sont totalement inconnus...mais quel travail il a supporté pour obtenir son salaire...quel fut-il ?

Aline : - Il devait obtenir le dixième du troupeau... !

Pietro : - Quelle générosité !

Aline : - Un peu fausse en vérité car ce bon Augias ne tint pas ses promesses. Aussi, Héraclès revint détruire la ville et plaça le fils d'Augias sur le trône !

Pietro regarda la jeune fille, songeur. Se gratouillant un peu le menton, il semblait vouloir la questionner. Il hésita et finalement :

Pietro : - Héraclès a-t-il obtenu le dixième du troupeau par le fils de l'autre qui est devenu le propriétaire ?

Aline : - En fait...je n'en sais rien... !

Pietro : - En réalité Héraclès s'est fait berné autant par le père que par le fils...le fils étant encore pire que le père parce qu'en plus il a récupéré le trône, la ville et les écuries...donc il aurait dû être redevable d'autant plus que c'est lui qui est devenu l'homme puissant et riche !

Aline reste perplexe, étonnée des réflexions de Pietro, pensive et interrogative quand à la pertinence de ces questionnements.

Aline : - Oui...sans doute ... l'histoire ne précise pas ...enfin je ne crois pas...Bon, que fait-il donc à me faire patienter de la sorte ? Se serait-il coupé en s'effilant la moustache ?

Pietro : - Que non !

Aline : - Comment sais-tu cela ?

Pietro : - Même si la pierre calcaire est de taille, le gentilhomme à une voix qui porte et qui transpercerait la roche...autant vous dire que nos oreilles auraient été avisées par quelques propos inconvenant pour une jeune fille sauf si elle était celle du charretier, voire d'un affranchisseur de bétail !

Aline sourit en se cachant un peu le menton et la bouche, masquant son sourire timide.

Aline : - Pietro tu es d'une drôlerie !

Pietro : - Certes Mademoiselle ... je préfère être pitre et pantin que d'être un érudit ou un homme savant qui serait soumis à la question des inquisiteurs. Nombreux furent ceux qui semblaient défier l'église par leurs propos...et qui ont souffert le martyre avant finalement d'être achevés dans un grand brasier... Dans notre époque certains nous interdisent la libre opinion et il n'est pas bon de les contredire !

Aline : - Pietro je vois aussi en toi quelqu'un de réfléchi parfois !

Pietro : - Parfois, parfois est le mot ...de temps à autre...de temps en temps... mais je suis et reste un serviteur servile, serviable, obligeant, empressé, prévenant et arrangeant !

Antonio fait son entrée. Il est mal vêtu comme s'il avait dû se dépêcher de se vêtir et n'y était pas totalement parvenu. Pietro sort prestement de la salle.

Scène 2 : Antonio MASACCIO – Aline de MONTEMBAULT

Antonio : - Aline, mille excuses mais je ne savais plus quelle tunique endosser sur ces braies que Pietro m'a confectionnées avec quelques draps lourds de Flandres... !

Aline : - Des braies en draps lourds...fichtre messire que votre tenue est haute en quête de splendeur !

Antonio : - Ne vous moquez pas ma tendre et douce, Pietro en a occis pour moins que cela. Il a l'air débonnaire, généreux, philanthrope, bienveillant ou encore altruiste mais en réalité c'est une bête féroce. Il a horreur de voir critiquer le travail qu'il aurait mené durant des heures durant. Il est terrifiant lorsque durant plusieurs nuits il n'a pas fermé l'œil de peur d'avoir raté quelque chose dans son ouvrage !

Aline : - Ah il aurait passé quelques nuits à confectionner votre habit ?

Antonio : - Je vous sens moqueuse alors que j'ai tant à exprimer !

Aline : - Exprimez donc mon doux ami... que votre cœur et votre esprit s'ouvrent et que j'y discerne ce que j'aimerais y découvrir... une fois encore... L'humour est souvent ce chemin qui permet l'ouverture d'une porte vers la vérité... Vous êtes sur le seuil de cette porte alors, franchissez là... !

Antonio : - Ce n'est certes pas si facile !

: - Allons courage gentilhomme intrépide !

Antonio : - Eh bien voilà demoiselle Aline, je ne suis pas celui qu'il me plait à paraître être... !

Elle se moque de lui.

Aline : - Fichtre quel mystère !

Antonio : - Je ne suis pas en fait un gentilhomme italien !

Aline : - Ah ? Qui êtes-vous donc jeune et volage courtisan ?

Antonio : - Je suis... Je suis... !

Aline : - Allons mon ami, un peu de courage !

Antonio : - Je suis un homme de noblesse, français de surcroît dont la naissance vient de m'être révélée...mais je ne puis pas vous dire qui je suis réellement car je dois taire cette révélation et tenir ce secret... !

Aline : - J'en suis ravie !

Antonio : - Pardon ? Je suis prêt à vous expliquer que ma vie peut-être en danger... pourquoi donc êtes-vous ravie ?

Aline : - Pour notre union puisque noble vous êtes, fille de chevalier peut vous être offerte !

Antonio : - Oui mais... !

Aline : - Mes frères ne pourront plus s'opposer à notre rapprochement amoureux et vous pourrez me courtiser autrement qu'en cachette et au risque de vous faire bastonner !

Antonio : - Certes !

Aline : - Quel titre avez-vous donc ? ...Plus que chevalier ?

Antonio : - Oui bien plus mamie !

: - Alors plus rien ne pourra nous éloigner sauf si nouvelle croisade vous appelait à prendre armes et gens pour conquérir de lointaines contrées...ou que vous deviez défendre la veuve et l'orphelin contre de barbares envahisseurs !

Antonio : - Je serais en devoir de cela !

Elle s'approche de lui et lui saute au cou.

Aline : - Mon doux Seigneur comme je suis heureuse !

Antonio : - Mais je ne pas si ce destin nouveau est celui que je désire !

Aline : - Refuseriez-vous cette porte d'entrée vers notre union sans obstacles ?

Antonio : - L'Union et notre amour ne sont pas en cause...Les tracasseries, contraintes et préoccupations d'un homme de haut rang ne sont pas faites pour moi !

Aline : - Vous en sentiriez-vous incapable, indigne ?...alors que votre naturel se révélera sans nul doute et que vos capacités prendront le pas sur votre vie si artificielle puisque de toute pièce fabriquée... !

Antonio : - J'aime ma vie artificielle !

Aline : - Vous pouvez vous élever dans notre société et devenir un Seigneur respecté dont on cherchera la compagnie !

Antonio : - Je sais !

Aline : - Vous posséderiez château, manoir et équipages, serviteurs, paysans à votre entière satisfaction !

Antonio : - Je ne doute pas de la fortune qui échoirait dans mon existence !

Aline : - Vous renonceriez donc à tout cela ?

Antonio : - Oui j'en suis persuadé !

Aline : - Vous me courroucez pour cette insulte à la destinée que vous balayez d'un revers de manche !

Antonio : - Ma vie est celle que je me suis forgée en grandissant et en apprenant les choses que l'on a bien voulu m'éduquer, en cherchant par moi-même ce qui attisait mon esprit, en chevauchant avec mes amis et en buvant plus que de raison avec les fils des amis de mon oncle, des commerçants comme moi, italiens de surcroît !

Aline : - Vous n'êtes plus Italien !

Antonio : - Dans mon cœur : si !

Aline se dirige rapidement vers la sortie. Elle s'adresse à lui sur un ton dramatique.

Aline : - Vous n'êtes qu'un sot... Vous venez de perdre le mien. Mon cœur vous était tout acquis... Vous venez de le briser. Restez donc un habile gentilhomme de négoce et vous finirez comme d'autres spoliés et chassés du royaume de France. Vous n'auriez pas dû m'annoncer cette naissance car finalement elle n'aura causé qu'une joie éphémère... et trop de désarroi ensuite... Je vous souhaite longue vie mais sans moi !

Elle tire sur la porte, jette un dernier regard vers Antonio et sort. Antonio se retrouve seul.

Scène 3 : Antonio MASACCIO

Antonio, pensif, se promène dans la pièce.

Antonio : - La vie est comme un tissu dont on ne reconnaît pas la meilleure étoffe... Je ne sais plus ce que je dois faire ou dire... Les pensées sont parfois comme le vent...

bousculant au passage sans vouloir faire de mal ou... dévastatrices à arracher tout ce qui semble s'opposer...Les miennes sont atones, sans formes et sans mouvements...comme un vent qui tombe au milieu des herbes sans même les faire bouger...Je suis perdu...L'amour d'Aline semble totalement dépendant de sa condition de Fille de chevalier comme si cette position lui interdisait toute compromission...alors que jusqu'alors elle acceptait les conditions d'une liaison secrète avec le rustre, le faquin, que je dois être...L'évocation d'une position plus aisée et donc d'une disposition sociale plus en adéquation avec son vécu lui a fait tout oublié ...et ne prioriser que cette situation plus ambitieuse ... Jamais par ailleurs n'a-t-elle supposé que je puisse l'enlever et l'emmenner à Siennes, ou ailleurs, pour être soustraits tous deux à la vindicte de ses frères...et vivre finalement une vie plus heureuse encore...

Pourquoi donc la société elle-même sépare les gens de cette façon-là... les conditions éloigneront-elles les amants à jamais ? Une princesse ne devrait-elle épouser qu'un homme riche ou noble ? Aline semble totalement marquée par son éducation patricienne...celle-là même qui refuse pour une union quelqu'un d'une autre naissance et, dès lors qu'est évoquée une condition hautaine, son avis change...

Non, je ne puis me résoudre à endurer une autre vie et à affronter des ennemis que je ne connais pas. Revenu d'un passé obscur je suis un peu comme un spectre surgissant du néant. Devant ceux qui ont voués ma perte, qui ont assassiné l'enfant que j'étais, qui ont modifié le cours de l'histoire je réapparaîtrais en tendant une main ou l'épée. Acceptez-moi ou défendez-vous !

Je n'ai ni guerroyé, ni eu dans mon esprit l'amour des armes... l'envie de voir couler le sang d'un autre...

J'aimerais être comme Platon dans les jardins de l'école Académus d'Athènes durant une chaude journée, à l'ombre d'un olivier et pouvoir penser à la paix si fragile mais à une paix si forte qu'elle rassemble les hommes au lieu de les déchirer...Il avait dit un jour à ses disciples : « Il faut conclure la paix avec soimême et mettre fin aux conflits intérieurs pour se réconcilier avec l'Univers !
»

Comme cette affirmation est vraie...

Scène 4 : Antonio MASACCIO – Pietro DINI

Pietro entre sur la pointe des pieds sans faire de bruit.

Pietro : - Holà Messire Antonio, je suis votre destin !

Antonio répond sans se retourner.

Antonio : - Pourquoi donc le destin souhaite-t-il frapper à ma porte ?

Pietro : - Le destin arrive sans prévenir et ne frappe pas, il entre dans ta vie sombre mortel !

Antonio : - Quel manque de respect auprès d'une personne qui pourrait être de noblesse si elle le souhaitait !

Pietro : - La noblesse d'âme est bien plus respectable que la noblesse de naissance ou d'aisance !

Antonio : - Parle donc Destin que mes sens acceptent tes remarques !

Pietro : - Les cieux, la terre, les mers et les enfers sont sous la domination inexorable du destin que je suis...ma puissance est telle que nul ne peut s'y soustraire...mais toi simple mortel tu peux influencer sur l'orientation de ta vie... Tu as appris à dominer le vent...Tu sais faire pousser les récoltes qui te nourriront...Tu sais faire les gestes qui te permettront de flotter et d'avancer dans les éléments marins... **Antonio** : - Mais quel chemin dois-je emprunter ?

Pietro : - Regarde les nuages et va dans la direction où ils sont poussés... **Antonio**

: - Je dois donc aller dans le sens du vent ?

Pietro : - Tu peux aussi faire une pirouette, sauter d'une falaise ou chanter à tue-tête dans une grotte inhabitée... !

Antonio : - Tu te moques Destin !

Pietro : - Si peu... Tu vas où il te semble bon d'aller... Ta réflexion doit être aussi libre et ne pas subir la pression d'un ami ou d'un ennemi, se sentir prisonnière d'interdits de la société ou de la religion... Ta pensée doit être et rester tienne... !

Antonio : - Qu'ai-je à y perdre ?

Pietro : - Ta vie !

Antonio : - Qu'ai-je à y gagner ?

Pietro : - Ta vie !

Antonio : - Et si je veux tel Ulysse vivre mon odyssée ?

Pietro : - Une odyssée guerrière qui te donnera puissance et richesse ?

Antonio : - Non une odyssée me permettant d'acquérir sagesse, connaissances et de rencontrer mes contemporains au travers des terres et au-delà des mers... !

Pietro : - Tu veux apprendre la vie ?

Antonio : - Oui je veux aller dans de lointaines contrées comme l'ont jadis fait nos templiers. Je veux croiser d'autres civilisations et d'autres religions. J'aimerais apprendre quelques dialectes étrangers et pouvoir converser avec des gens de couleurs différentes de la mienne, aimer une princesse qui se moquera de ma condition et porter les armes au combat pour défendre une noble cause... !

Pietro : - Tu es donc bel et bien un noble cœur jeune homme !

Antonio : - Je ne sais pas Pietro !

Pietro : - Je le crois et j'en croise souvent dans la demeure de ton oncle. Il me traite parfois rudement ou tout simplement m'ignore. Toi par contre tu me considères et c'est une forte et élégante manière de diriger ses gens !

Antonio : - Tu n'es pas à mon service mais au service de mon oncle !

Pietro : - Je t'ai aussi surveillé lorsque tu étais adolescent impudent personnage !

Antonio : - Il est vrai !

Pietro : - Je t'ai ramené ivre dans mes bras alors que tu ne pouvais plus te lever pour sortir de la taverne !

Antonio : - Je n'en ai aucun souvenir !

Pietro : - Cela ne m'étonne guère...garnement que tu étais... Mais jamais tu n'as eu l'esprit mesquin ou belliqueux...et, tes amis sont fidèles, ce qui est un signe important dans la vie d'un homme !

Antonio : - Je serai un pleutre aux yeux de ceux qui savent...un lâche qui fuit devant une destinée parce qu'il estime ne pas être à la hauteur de la mission qui serait sienne... un couard car je n'oserai pas affronter les guerriers que sont les grands et chevaliers de France. Je ne suis pas ce roi Egyptien Ramsès qui livra une bataille mémorable à Qadesh contre les envahisseurs hittites. Au lendemain de l'affrontement, il fit sculpter les différentes scènes de sa victoire sur les murs de son temple d'Abou Simbel. Ces fresques montraient le souverain du haut de son char, exterminant à lui seul des centaines de Hittites enragés....Je n'aime pas ces affrontements là...Je n'aime pas ces signes de puissance des grands de ce monde ou d'un monde passé... !

Pietro : - Votre choix est donc fait Messire Antonio ?

Antonio : - Oui Pietro...Je vais préparer mes affaires pour parcourir le monde. Tu veilleras bien sur mon oncle et sur La damoiselle Aline qui trouvera sans nul doute un fier et beau chevalier...un brave qui aura affronté l'angloy, tiré gloire et fortune en guerroyant.

Pietro : - Les regrets ne seront-ils pas trop pesants ?

Antonio : - Peut-être...Je regrette déjà l'éloignement d'Aline...Ce futur qui ne nous sera pas commun...La vie est faite ainsi...de rencontres...d'amours et de séparations... Je ferai de ma plainte un chant d'amour pour ne plus savoir que je souffre... !

Pietro s'agenouille.

Pietro : - Vous êtes un grand roi, Jean de France, ... je suis votre humble serviteur !

Antonio : - Tu seras donc le seul mon ami ! Ma présence ici est devenue un danger car si le bruit court sur ma naissance, bien vite tentera-t-on d'écouter une fois encore ma vie ! Je dois donc quitter ce lieu et vivre en fugitif...devenir découvreur et voyageur...oublier qui j'aurai pu être !

Pietro : - Partiez-vous longtemps ?

Antonio : - Je ne reparaitrais certainement plus mon ami car de nos temps les voyages font une vie entière. Il est par ailleurs préférable que je disparaisse à jamais !

Pietro : - Nous serons tristes messire Antonio !

Antonio : - Je le serai aussi. Mes pensées feront vivre vos sourires et vos paroles en mon esprit et il en sera de même pour vous tous. Aline m'oubliera. Assiste mon vieil Oncle

dans ses dernières années. Moi je fuis ce pouvoir détestable qui rend les gens menteurs ou tyrans mais jamais qui n'aide les hommes à vivre mieux ! Adieu Pietro !

Antonio relève son ami et quitte la pièce.

Pietro : - Ne parle jamais d'un prince en bien car tu mentirais...en mal tu t'exposerais à une mauvaise rencontre. Quand les taureaux s'encornent dans une pâture ce sont les fourmis qui souffrent et meurent sous leurs sabots... Une main qui a fait osciller un berceau a changé le destin du monde... Mon maître, quant à lui, vient de prouver que la véritable église est bien celle qui est construite au fond de l'âme... Ses yeux ouverts sur ses propres défauts verra son âme acquérir une force nouvelle... J'en suis heureux pour lui... Les grands céderont à la honte, les petits à la peur et mon jeune Maître à la sagesse... Dans un voyage, le plus long est de franchir le seuil de sa propre porte... J'entends les pas d'un cheval qui vient de quitter l'écurie... Adieu jeune Antonio... l'histoire de ton nom ne fera aucun éloge... Mais moi, humble inconnu, qui eus ce privilège de connaître ton visage et ton nom, jamais je t'oublierai !

FIN...

Lumières – Rideaux